

CHAPITRE X

La maison de Vinicius était, en effet, ornée de myrte et de lierre, dont les festons agrémentaient les murs et les portes ; autour des colonnes serpentaient des guirlandes de vigne.

Dans l'atrium, dont l'ouverture était protégée contre la fraîcheur de la nuit par un rideau de pourpre, il faisait clair comme en plein jour. Dans des lampadaires à huit et à douze branches, affectant la forme de vases, d'arbres, d'animaux, d'oiseaux, ou de statues portant des lampes, brûlait de l'huile parfumée. Sculptés en albâtre, en marbre, ou coulés en bronze doré de Corinthe, tout en étant moins beaux que les fameux lampadaires du temple d'Apollon dont se servait Néron, ils n'en étaient pas moins remarquables, et l'œuvre d'artistes en renom. Quelques-unes des lampes atténuaient leur éclat sous des globes de verre d'Alexandrie, d'autres à travers des gazes de l'Indus, rouges, bleues, jaunes, violettes, si bien que l'atrium reflétait toutes les nuances. L'air était saturé de nard, parfum auquel Vinicius s'était accoutumé en Orient. Le fond de la maison était de même éclairé, et on y voyait se mouvoir les silhouettes des esclaves des deux sexes. Dans le triclinium, quatre couverts étaient mis, car, outre Vinicius et Lygie, Pétrone et Chrysothémis devaient prendre part au festin.

Vinicius avait suivi le conseil de Pétrone, qui l'avait engagé à ne pas aller lui-même chercher Lygie, mais à en charger Atacin, muni de l'autorisation de César, tandis que lui, Vinicius, la recevait dans sa maison avec affabilité, et aussi avec égard.

« Hier, tu étais ivre, lui disait-il. Je te regardais : tu agissais envers elle comme un carrier des monts Albains. Ne sois pas trop entreprenant et souviens-toi qu'un bon vin demande à être dégusté à

petits coups. Sache aussi que s'il est doux de désirer, il est plus doux encore d'être désiré. »

Chrysothémis, sur ce point, était d'un autre avis ; mais Pétrone, tout en l'appelant sa vestale et sa colombe, lui montra la différence qu'il fallait établir entre un cocher rompu au métier du cirque et un adolescent qui dirige pour la première fois un quadrigé.

Puis, se tournant vers Vinicius :

« Tâche de gagner sa confiance, mets-la en bonne humeur, sois généreux ! Je n'aimerais point assister à un festin funèbre. Jure-lui au besoin par Hadès que tu la rendras à Pomponia. Il dépendra de toi que demain matin elle préfère rester chez toi. »

Et montrant Chrysothémis, il ajouta :

« Voici cinq ans que j'ai adopté cette ligne de conduite envers cette farouche tourterelle, et je n'ai point lieu de me plaindre de sa cruauté... »

Chrysothémis le frappa de son éventail en plumes de paon :

« Ne t'ai-je donc point résisté, satire !

– À cause de mon prédécesseur...

– Et tu n'étais pas à mes pieds ?

– Pour les sertir de bagues. »

Chrysothémis jeta un coup d'œil involontaire sur ses orteils où, en effet, scintillaient des gemmes ; elle et Pétrone se mirent à rire. Mais Vinicius ne les écoutait point. Son cœur battait à coups irréguliers sous la robe festonnée de prêtre syriaque qu'il avait revêtue pour recevoir Lygie.

« Ils doivent déjà avoir quitté le palais, murmura-t-il, comme se parlant à lui-même.

– En effet, appuya Pétrone. Veux-tu qu'en attendant je te parle des prophéties d'Apollonius de Tyane, ou bien que je finisse l'histoire de Rufin, cette histoire que je ne t'ai pas achevée, je ne sais plus pourquoi ? »

Mais Vinicius s'intéressait aussi peu à Apollonius de Tyane qu'à Rufin. Sa pensée ne pouvait se détourner de Lygie, et, bien qu'il jugeât plus convenable de la recevoir chez lui que de l'aller chercher en maître au palais, il le regrettait, car il eût pu la voir plus tôt et s'asseoir auprès d'elle dans l'obscurité de la litière.

Cependant les esclaves apportèrent des trépieds ornés de têtes de bélier, et jetèrent sur les charbons des morceaux de myrrhe et de nard.

« Ils sont déjà au tournant des Carines, dit de nouveau Vinicius.

– Il n’y tiendra pas et courra au-devant d’eux ; et il les manquera, c’est probable ! » s’écria Chrysothémis.

Vinicius eut un sourire inconscient :

« Point du tout. »

Néanmoins, de ses narines dilatées, s’exhalait un souffle bruyant. Pétrone haussa les épaules.

« Pas philosophe pour un sesterce, fit-il ; jamais, de ce fils de Mars, je ne ferai un homme. »

Vinicius ne l’entendit même pas.

« Ils sont déjà aux Carines !... »

En effet, la litière de Lygie tournait vers les Carines. Des esclaves, appelés *lampadarii*, la précédaient, tandis que des *pedisequi* l’encadraient de chaque côté. Atacin suivait, veillant sur tout.

On avançait lentement, car les rues n’étaient pas éclairées et les torches des *lampadarii* étaient insuffisantes. De plus, les rues désertes avoisinant le palais, et où se glissait de-ci, de-là un homme avec sa lanterne, se peuplaient de façon inaccoutumée. De chaque ruelle émergeaient des groupes de trois ou quatre hommes, sans torches et vêtus de manteaux sombres. Les uns se joignaient aux esclaves qui escortaient la litière ; d’autres, par groupes plus imposants, allaient à sa rencontre. Certains titubaient comme des ivrognes. Par instants, il était si difficile d’avancer que les *lampadarii* étaient obligés de crier :

« Place pour le noble tribun Marcus Vinicius ! »

Par les rideaux entrebâillés, Lygie apercevait ces hommes en manteaux sombres, et elle se mit à trembler d’émotion. L’espoir et la frayeur alternaient dans son cœur.

« C’est lui, c’est Ursus avec les chrétiens ! C’est pour tout de suite, balbutiaient ses lèvres frémissantes. Ô Christ, aide-nous ! Christ, sauve-moi ! »

Atacin, qui, dès l’abord, n’avait prêté aucune attention à cette effervescence insolite, s’inquiéta tout à coup : il se passait quelque chose d’étrange. Force était aux *lampadarii* de répéter de plus en plus souvent leur : « Place pour la litière du noble tribun ! » La litière était serrée de si près qu’Atacin donna l’ordre d’écarter les intrus à coups de bâton.

Soudain, un tumulte se produisit en tête du cortège et, d'un seul coup, toutes les torches s'éteignirent. Autour de la litière, ce fut une bousculade, qui se transforma en bagarre.

Atacin comprit : c'était une agression !

Il prit peur. Chacun savait que César s'amusait souvent, avec les augustans, à livrer assaut dans Suburre ou dans d'autres quartiers. On savait même que, dans ces expéditions nocturnes, il récoltait parfois des bleus. Mais qui se défendait, fût-il sénateur, était un homme mort. Le poste des vigiles, qui avait pour mission de maintenir la paix, n'était pas loin de là. Mais, en de telles occasions, la garde devenait sourde et aveugle. Pourtant, autour de la litière, c'était une bagarre inextricable ; on luttait, on se renversait, on se piétinait. Atacin comprit que l'essentiel était, avant tout, de mettre hors de danger Lygie et lui-même. Quant aux autres, on pouvait les abandonner à leur sort. Il tira donc la jeune fille de la litière, la saisit dans ses bras et prit sa course, avec l'espoir de s'échapper à la faveur de l'obscurité.

Mais Lygie cria :

« Ursus ! Ursus ! »

Vêtue de blanc, elle était facile à distinguer. De son bras libre, Atacin cherchait à la couvrir de son propre manteau, quand de formidables pinces étreignirent sa nuque ; sur sa tête tomba comme un coup de massue.

Aussitôt, il croula, tel un bœuf abattu devant l'autel de Zeus.

La plupart des esclaves gisaient à terre ; le reste fuyait en se heurtant à l'angle des murs. La litière était sur le sol, brisée dans la bagarre.

Ursus emportait Lygie dans Suburre ; un moment, ses compagnons l'escortèrent puis se dispersèrent par les ruelles.

Les esclaves se rallièrent devant la maison de Vinicius et se concertèrent, n'osant point entrer. Après avoir délibéré un instant, ils retournèrent sur le lieu de l'échauffourée. Ils y trouvèrent quelques cadavres et le corps d'Atacin. Celui-ci pantelait encore, mais il eut un dernier spasme, se raidit et devint immobile.

Les esclaves le soulevèrent et l'emportèrent vers la maison de Vinicius, mais ils s'arrêtèrent à la porte. Pourtant, il fallait annoncer ce qui venait d'avoir lieu.

« Que Gulon parle, chuchotèrent quelques voix ; il a, comme nous, du sang au visage, et le maître l'aime bien. Il y a moins de danger pour lui que pour nous. »

Le Germain Gulon, vieil esclave, qui avait veillé sur les premières années de Vinicius et que le jeune tribun avait hérité de sa mère, sœur de Pétrone, leur dit :

« Je parlerai, mais nous irons tous, pour que sa colère ne tombe pas sur moi seul. »

Durant ce temps, Vinicius s'impatientait. Pétrone et Chrysothémis s'en amusaient ; il arpenta l'atrium à pas précipités en répétant :

« Ils devraient déjà être ici !... Ils devraient déjà être ici ! »

Il voulut sortir, mais ils le retinrent.

Soudain, dans l'antichambre, des pas retentirent et une horde d'esclaves pénétra dans l'atrium ; rangés le long du mur, ils levèrent les mains et gémirent : « Aaaa !... Aa ! »

Vinicius bondit sur eux.

« Où est Lygie ? cria-t-il d'une voix terrible et angoissée.

– Aaaa ! !... »

Gulon s'avança, le visage ensanglanté et s'écria, d'une voix larmoyante :

« Vois le sang, Seigneur ! Nous l'avons défendue ! Vois le sang, Seigneur ! Vois le sang !... »

Il n'en dit pas plus. D'un flambeau de bronze, Vinicius lui brisa le crâne. Puis, se prenant la tête à deux mains, s'enfonçant les doigts dans les cheveux, il râla :

« *Me Miserum ! Me miserum !* »

Sa face bleuit, ses yeux se révulsèrent, sa bouche écuma.

« Les verges ! cria-t-il enfin d'une voix sauvage.

– Seigneur ! Aaa !... Pitié ! » gémissaient les esclaves.

Pétrone se leva avec une moue d'écœurement.

« Viens, Chrysothémis, dit-il. Si tu veux voir de la viande, je ferai prendre d'assaut l'étal d'un boucher aux Carines. »

Et ils quittèrent l'atrium.

Dans la maison parée de verdure et préparée pour le festin, les gémissements des esclaves et le sifflement des verges durèrent jusqu'au matin.

CHAPITRE XI

Cette nuit-là, Vinicius ne se coucha point. Après le départ de Pétrone, les gémissements des esclaves fouettés n'ayant apaisé ni son chagrin ni sa fureur, il se mit à la tête d'un autre groupe d'esclaves et, très avant dans la nuit, se lança à la recherche de Lygie. Il explora le quartier Esquilin, Suburre, le Vicus Sceleratus et toutes les ruelles avoisinantes. Puis, ayant contourné le Capitole, il traversa le pont de Fabricius, parcourut l'île, pénétra de là dans le Transtevère et le fouilla entièrement. C'était une poursuite désordonnée, et lui-même n'espérait point retrouver Lygie. Il ne la cherchait, en somme, que pour remplir le vide de cette horrible nuit. Il rentra seulement à l'aube, quand déjà apparaissaient les chariots et les mulets des maraîchers et que les boulangers ouvraient leurs boutiques. Il fit emporter le cadavre de Gulon, auquel personne n'avait osé toucher, et donna l'ordre que tous les esclaves qui s'étaient laissé enlever Lygie seraient envoyés aux ergastules de campagne, punition aussi terrible que la mort ; enfin, il se jeta sur une banquette de l'atrium et se mit à réfléchir confusément aux moyens de retrouver Lygie et de s'emparer d'elle.

Ne plus voir Lygie, renoncer à elle, lui semblait chose impossible ; à cette seule pensée, il entra en fureur. La nature volontaire du jeune tribun se heurtait, pour la première fois, à une autre volonté inflexible et il ne pouvait admettre que ce qui se fût opposât à ses désirs. Il eût préféré voir la perte de l'univers entier, Rome en ruines, plutôt que de ne pas arriver à ses fins. La coupe de volupté lui avait été ravie au moment de toucher ses lèvres ; il lui semblait que ce qui s'était produit était extraordinaire et exigeait d'être vengé par toutes les lois divines et humaines.

Mais ce qui le révoltait le plus contre sa destinée, c'est que jamais il n'avait rien désiré avec autant de passion que de posséder Lygie. Il se sentait incapable de vivre sans elle. Il n'arrivait pas à se figurer comment il ferait sans elle demain, comment il vivrait les jours suivants. Par moments, il sentait contre elle une rage voisine de la folie. Il eût voulu l'avoir, ne fût-ce que pour la frapper, la traîner par les cheveux jusqu'au *cubiculum* et la maltraiter. Mais de nouveau, son cœur s'emplit de la nostalgie de sa voix, de son corps, de ses yeux. Avec quelle joie il se prosternerait à ses genoux ! Il l'appelait, il se rongeaient les doigts, il se serrait la tête entre ses poings. Il tentait, mais en vain, de forcer sa volonté à réfléchir avec calme aux moyens de la reprendre. Ces moyens, par milliers, se présentaient à son esprit, mais tous plus insensés les uns que les autres. Enfin, l'idée lui vint que la jeune fille n'avait pu être reprise que par Aulus et, qu'en tout cas, celui-ci devait savoir où elle se cachait.

Il se leva d'un bond pour courir chez les Aulus. S'ils ne la lui rendaient pas, s'ils ne tenaient pas compte de ses menaces, il irait devant César accuser le vieux chef de désobéissance et obtiendrait contre lui un arrêt de mort. Mais, auparavant, il lui arracherait l'aveu du refuge de Lygie. Et, quand même ils la lui rendraient volontairement, il se vengerait d'eux. Ils l'avaient accueilli, soigné dans leur maison, mais cela ne comptait plus ! Une telle offense le déliait de toute gratitude. Et son âme vindicative et féroce se délectait à penser quel serait le désespoir de Pomponia Græcina quand le centurion apporterait au vieil Aulus la sentence de mort. Cette sentence, il était presque sûr de l'obtenir, avec l'appui de Pétrone. César, d'ailleurs, ne refusait rien à ses amis les augustans, quand surtout leur demande ne contrariait pas ses propres intentions.

Soudain, une supposition terrible arrêta les battements de son cœur.

« Et si c'était César lui-même qui eût ravi Lygie ? »

Nul n'ignorait que souvent César cherchait dans des attaques nocturnes un dérivatif à son ennui. Pétrone lui-même participait à ces escapades. Le principal but en était de capturer quelques jolies filles que l'on faisait sauter et ressauter sur un manteau de soldat jusqu'à ce qu'elles défaillent. Néron appelait parfois ces

expéditions « la pêche aux perles », car il arrivait qu'au fond des quartiers populeux et pauvres on pêchât une véritable perle de grâce et de jeunesse. Alors ce saut, ou *saltatio*, sur un manteau de soldat se terminait par un rapt effectif, et la perle était envoyée au Palatin, ou dans l'une des innombrables villas de César, à moins que Néron la cédât à l'un de ses compagnons. Cette aventure avait pu arriver à Lygie. César l'avait regardée au festin, et Vinicius ne doutait pas un instant qu'elle n'eût semblé à Néron la plus belle de toutes les femmes qu'il eût jamais vues. Il est vrai que Néron l'avait eue au Palatin, où il aurait pu ouvertement la retenir. Mais, comme le disait Pétrone, César était lâche dans sa forfaiture. Ayant le pouvoir d'agir à son gré, il préférait toujours les manœuvres secrètes. Dans le cas présent, il avait pu encore y recourir, pour ne pas se trahir vis-à-vis de Poppée.

Vinicius réfléchit alors combien il était peu probable que les Aulus eussent osé reprendre de force une jeune fille que lui avait donnée César. Mais alors, qui donc l'avait osé ? Serait-ce le gigantesque Lygien aux yeux bleus, qui avait eu l'audace de pénétrer dans le triclinium et d'emporter Lygie dans ses bras hors du festin ? Mais où aurait-il pu se cacher avec elle, où aurait-il pu la conduire ? Non. Un esclave est incapable d'un tel exploit. Donc, Lygie n'avait pu être enlevée que par César lui-même.

À cette pensée, les yeux de Vinicius s'obscurcirent, et sur son front perlèrent des gouttes de sueur. S'il en était ainsi, Lygie était perdue à jamais. On pouvait l'arracher de toutes les mains, sauf de ces mains-là. À présent, il ne lui restait qu'à s'écrier, avec plus de raison encore : *Vae misero mihi !* Son imagination lui représentait Lygie dans les bras de Néron. Et, pour la première fois, il comprit que certaines pensées sont impossibles à supporter. Il comprenait maintenant combien elle lui était chère. Tel un homme qui se noie et, dans un éclair, revoit tout son passé, Vinicius se remémorait le visage de Lygie. Il la revoyait, il entendait chacune de ses paroles : la voici près de la fontaine, la voici à la maison d'Aulus, la voici au festin. Il la sentait auprès de lui, il sentait le parfum de ses cheveux, la tiédeur de son corps, la volupté des baisers dont, à ce festin, il avait meurtri ses lèvres innocentes. Elle lui apparaissait cent fois plus belle, plus désirable, plus chère, cent fois plus que jamais l'unique, l'élue entre toutes les mortelles et toutes les

divinités. Et rien que de songer que peut-être Néron avait possédé ce qui était l'âme de son âme, le sang de son sang, la source de sa vie, une douleur physique le tenaillait, si atroce qu'il eût voulu se heurter la tête, jusqu'à la briser, aux murs de l'atrium. Il sentait qu'il pouvait devenir fou, et qu'il le deviendrait si la vengeance ne l'en sauvait. Et comme il lui avait semblé tout à l'heure qu'il ne pourrait vivre sans avoir retrouvé Lygie, de même il voyait à présent qu'il lui serait impossible de mourir sans l'avoir vengée. Seule, cette idée de vengeance le soulageait quelque peu. « Je serai ton Cassius Chærea ! » répétait-il comme une menace mentale à Néron. Et, dans les vases à fleurs qui entouraient l'impluvium, il prit un peu de terre qu'il pressa dans sa main, et il fit à l'Érèbe, à Hécate et aux lares familiaux le terrible serment de satisfaire sa vengeance.

Il éprouva alors comme un soulagement. Du moins avait-il à présent une raison de vivre et de quoi occuper ses jours et ses nuits. Abandonnant donc son projet d'aller chez Aulus, il se fit porter au Palatin. En route, il réfléchit que si on l'empêchait de voir César, ou si on le fouillait pour s'assurer qu'il n'avait pas d'armes sur lui, ce serait la preuve que Néron aurait gardé Lygie. Armé, il ne l'était pas. D'ailleurs, il avait perdu toute conscience de ses actes et – comme il arrive d'ordinaire à ceux qui sont hantés d'une idée fixe – rien ne subsistait en lui que le désir de la vengeance. Or, il craignait que trop de précipitation l'empêchât de le satisfaire. En outre, et par-dessus tout, il voulait voir Acté, persuadé que par elle il saurait toute la vérité. Parfois aussi l'espoir lui venait que peut-être il verrait Lygie, et à cette pensée il était tout secoué de frissons. Il pouvait se faire que Néron l'eût enlevée sans savoir de qui il s'emparait et qu'il la lui rendît aujourd'hui même. Mais aussitôt il comprenait toute l'in vraisemblance de cette supposition. Si on avait voulu lui rendre Lygie, on l'eût fait dès hier soir. Acté seule pouvait le renseigner et c'était elle qu'il fallait questionner tout d'abord.

Cette décision prise, il donna l'ordre aux porteurs de se hâter. Ses pensées continuaient à tourbillonner. Il songeait tantôt à Lygie, tantôt à ses projets de vengeance. Il avait entendu dire que les pontifes de Pacht, la déesse égyptienne, savaient provoquer des maladies : il les consulterait. On lui avait appris en Orient que

les Juifs, grâce à des formules magiques, pouvaient couvrir d'ulcères le corps de leurs ennemis : il possédait une douzaine d'esclaves juifs ; sitôt rentré chez lui, il les ferait fouetter jusqu'à ce qu'ils avouassent leur secret. En même temps, il se délectait à songer avec un plaisir particulier au court glaive romain, qui fait couler le sang en torrent, comme par exemple avait jailli celui de Caius Caligula, qui avait laissé des traces indélébiles sur les colonnes du portique. Il était prêt à inonder de sang Rome entière ; et si quelques dieux vindicatifs lui offraient d'anéantir toute l'humanité, sauf lui et Lygie, il y consentirait de même.

Devant l'arc du portail, il concentra toute son attention et se dit, en voyant la garde prétorienne, que si on lui opposait la moindre difficulté, ce serait la preuve que Lygie était confinée au palais de par la volonté de César. Mais le chef des centurions vint à lui avec un sourire amical :

« Salut, noble tribun ! Si tu désires présenter tes hommages à César, le moment est mal choisi ; je ne sais même si tu pourras le voir.

– Qu'est-il arrivé ? demanda Vinicius.

– La divine Augustule est tombée subitement malade. César et Augusta Poppée sont près d'elle, avec des médecins qu'on est allé chercher à tous les coins de la ville. »

L'événement était, en effet, considérable. César avait accueilli la naissance de cette fille *extra humanum gaudium*. Avant les couches, le Sénat avait solennellement recommandé le sein de Poppée à la protection des dieux. Lors des relevailles, une cérémonie votive avait été célébrée à Antium ; on avait donné des jeux splendides et un temple avait été érigé aux deux Fortunes. Néron, qui ne savait en rien garder la mesure, aimait cette enfant sans mesure. Et celle-ci était également chère à Poppée, pour ce qu'elle avait consolidé sa situation et rendu inébranlable son influence.

De la santé et de la vie de la petite Augusta pouvait dépendre le sort de l'empire. Mais telle était l'exclusive préoccupation de Vinicius pour son amour, qu'il ne prêta aucune attention à la réponse du centurion.

« Je veux simplement voir Acté », dit-il.

Et il entra.

Acté était aussi auprès de l'enfant, et il lui fallut l'attendre. Elle ne parut que vers midi, le visage fatigué et pâli, et qui blêmit encore quand elle aperçut Vinicius.

« Acté, s'écria-t-il en la saisissant par les deux mains et en l'entraînant au centre de l'atrium, où est Lygie ?

– J'allais te le demander », lui répondit-elle en le regardant dans les yeux avec un reproche.

Bien que Vinicius se fût promis de la questionner avec calme, il se prit la tête à deux mains et, le visage contracté par le chagrin et la colère, il se mit à répéter :

« Elle a disparu. On me l'a enlevée en route ! »

Puis il se ressaisit, rapprocha d'Acté son visage et gronda, les dents serrées :

« Acté... si tu tiens à la vie, si tu ne veux causer des malheurs dont tu ne pourrais même soupçonner l'étendue, dis-moi la vérité : est-ce César qui l'a enlevée ?

– César n'est pas sorti du palais hier.

– Sur l'ombre de ta mère, par tous les dieux, on ne la cache point au palais ?

– Sur l'ombre de ma mère, elle n'y est point, Marcus, et ce n'est pas César qui te l'a ravie. Depuis hier la petite Augusta est malade et Néron n'a pas quitté son berceau. »

Vinicius respira. Ce qu'il avait redouté de plus horrible cessait de le menacer.

« Ce sont donc les Aulus, fit-il en s'asseyant sur un banc et en crispant ses poings ; alors, malheur à eux !

– Aulus Plautius est venu ici ce matin. Il n'a pu me voir, car j'étais auprès de l'enfant ; mais il a questionné sur Lygie Épaphrodite et d'autres gens de César et m'a fait dire par eux qu'il reviendrait me voir.

– C'était pour détourner les soupçons. S'il avait ignoré ce qu'elle est devenue, c'est chez moi qu'il serait venu la chercher.

– Il m'a laissé quelques mots sur une tablette. En les lisant, tu pourras te convaincre qu'Aulus, sachant que Lygie lui a été reprise sur le désir de Pétrone et le tien, pensait qu'on l'avait envoyée chez toi ; il s'y est rendu ce matin et il y fut informé de ce qui est arrivé. »

Acté passa dans le *cubiculum* et en revint avec la tablette laissée par Aulus.

Vinicius la lut et demeura silencieux. Sur son visage bouleversé Acté semblait deviner ses sombres pensées.

« Non, Marcus, dit-elle. C'est par la volonté de Lygie elle-même que cela est arrivé.

– Tu savais qu'elle voulait s'enfuir ! » s'écria Vinicius.

Elle le regarda presque sévèrement, de ses yeux songeurs.

« Je savais que jamais elle ne consentirait à être ta concubine.

– Et toi, qu'as-tu été toute ta vie ?

– Moi, j'avais été esclave. »

Mais Vinicius continuait d'exhaler sa fureur : César lui avait donné Lygie, il n'avait donc pas à se préoccuper si, auparavant, elle était esclave ou non ; il la découvrirait, fût-elle cachée sous terre et ferait d'elle ce que bon lui semblerait, Oui ! elle serait sa concubine. Il la ferait fouetter autant qu'il lui plairait. Quand il en aurait assez d'elle, il la donnerait au dernier de ses esclaves, ou bien il l'attellerait à un moulin à bras dans une de ses terres d'Afrique. À présent, il allait la rechercher, mais uniquement pour la châtier, l'écraser, la dompter.

Il s'affolait, avait tellement perdu toute mesure qu'Acté se rendait compte de l'exagération de ses menaces. Il était certainement incapable de les mettre à exécution et ne parlait que sous l'empire de la colère et du désespoir. Acté eût même pris ses souffrances en pitié, si de tels emportements n'eussent lassé sa patience, et finalement, elle lui demanda ce qu'il voulait d'elle.

Vinicius ne sut d'abord que répondre. Il était venu parce que tel était son désir, et parce qu'il croyait tirer d'elle quelque renseignement ; mais, en réalité, il se rendait chez César et c'est parce qu'il en avait été empêché qu'il était entré chez elle. Lygie, en fuyant, s'était insurgée contre la volonté de César. Il supplierait Néron de la faire rechercher par toute la ville, par tout l'empire, dût-on y employer toutes les légions et fouiller toutes les maisons, une à une. Pétrone appuierait sa requête et les recherches commenceraient dès aujourd'hui.

Acté lui répondit :

« Prends bien garde que, le jour où César l'aurait retrouvée, elle soit à jamais perdue pour toi. »

Vinicius fronça les sourcils.

« Que veux-tu dire ?

– Écoute, Marcus ! Hier, dans les jardins du palais, Lygie et moi avons rencontré Poppée, avec la petite Augusta portée par la négresse Lilith. Le soir, l'enfant est tombée malade, et Lilith prétend que l'étrangère lui a jeté un sort. Si l'enfant recouvre la santé, ils oublieront ; autrement, Poppée la première accusera Lygie de sorcellerie, et, si on la retrouve, tout salut sera perdu pour elle. »

Après un silence, Vinicius opina :

« Peut-être, en effet, a-t-elle jeté un sort à l'enfant... Elle m'a bien ensorcelé, moi.

– Lilith assure qu'aussitôt après nous avoir dépassées, l'enfant s'est mise à pleurer. C'est vrai ! Je l'ai entendue pleurer. Sans doute elle était malade auparavant. Cherche donc Lygie, Marcus ! Mais ne parle pas d'elle à César tant que l'enfant ne sera pas guérie ; ce serait provoquer la vengeance de Poppée. Ses yeux ont déjà assez versé de larmes à cause de toi ; et que tous les dieux préservent sa tête infortunée.

– Tu l'aimes, Acté ? » demanda Vinicius d'une voix morne.

Des larmes perlèrent aux yeux de l'affranchie.

« Oui, j'ai appris à l'aimer.

– Parce qu'elle ne t'a pas, comme à moi, rendu haine pour amour ! »

Acté le regarda, hésitante, ou bien voulant s'assurer de sa sincérité, puis elle lui dit :

« Homme emporté et aveugle, elle t'aimait. »

Vinicius bondit, comme rendu fou par ces paroles :

« Ce n'est pas vrai ! »

Elle le haïssait. D'où Acté pouvait-elle savoir ? Lygie, dès le premier jour d'intimité, lui avait-elle donc avoué ? Et qu'était-il donc, cet amour qui préférait la vie errante, l'incertitude du lendemain, peut-être même une mort misérable, à une maison décorée de verdure, où l'attendait l'amoureux en fête ? Qu'on ne lui dise pas cela, ce serait à en perdre l'esprit. Il n'eût pas donné cette jeune fille pour tous les trésors du Palatin, et elle s'était enfuie. Quel amour était-ce que celui qui avait peur de la volupté et soif de la souffrance ? Qui pouvait comprendre cela ? Qui pouvait l'expliquer ? S'il n'était soutenu par l'espoir de la retrouver, il se jetterait sur son glaive. L'amour se donne et ne se reprend pas. Chez les

Aulus, à certains moments, il avait pu croire à un bonheur prochain. Mais il était maintenant convaincu qu'alors elle le haïssait déjà, comme elle le haïssait aujourd'hui, comme elle mourrait, avec la haine au cœur.

Acté, si craintive et si douce à l'ordinaire, s'indigna à son tour.

Qu'il songe seulement à la façon dont il avait tenté de se la gagner. Au lieu de s'incliner devant Pomponia et Aulus et de la leur demander, il l'avait enlevée par surprise à ses parents. Il avait voulu faire d'elle non sa femme, mais sa concubine, d'elle, enfant adoptive d'une famille honorable, d'elle, fille de roi ! Il avait amené Lygie dans cette maison du crime et de l'infamie ; il avait blessé ses yeux innocents du spectacle de l'orgie, il l'avait traitée comme une fille de joie. Avait-il donc oublié ce qu'étaient les Aulus ? Qui était Pomponia Græcina, la mère adoptive de Lygie ? Avait-il donc si peu d'esprit pour ne pas avoir compris combien ces femmes différaient de Nigidia, de Calvia Crispinilla, de Poppée et de toutes celles qu'on rencontrait à la cour de César ? N'avait-il donc pas compris davantage, dès qu'il avait vu Lygie, que cette enfant à l'âme pure préférerait la mort au déshonneur ? Savait-il quels dieux elle adorait et si ses dieux à elle n'étaient pas meilleurs et plus grands que cette Vénus infâme, ou cette Isis vénérée par l'impudicité des Romains ? Non : elle n'avait reçu de Lygie aucun aveu, sinon qu'elle attendait le salut de lui, Vinicius. Elle espérait que, sur sa prière, César la laisserait retourner chez elle et qu'elle irait retrouver Pomponia. Et, quand elle parlait de lui, elle se troublait, comme une jeune fille qui aime et qui a confiance. Son cœur, à elle, avait battu pour lui, mais il l'avait indignée, l'avait épouvantée, l'avait offensée. À présent, il pouvait bien la chercher avec l'aide des soldats de César ; mais il ne devait pas oublier que si l'enfant de Néron mourait, elle en serait accusée, et sa perte serait certaine.

Malgré la colère et le désespoir qui l'agitaient, Vinicius fut troublé de ces paroles. Il était tout bouleversé qu'Acté lui eût affirmé l'amour de Lygie. Il se rappelait la rougeur du visage et le scintillement des yeux de la jeune fille lorsqu'elle écoutait ses aveux dans le jardin des Aulus. Il lui semblait, en effet, avoir vu alors naître en elle quelque amour pour lui et, à cette seule pensée, son cœur débordait d'une joie cent fois plus grande que le bonheur dont il

avait soif. Il songea que, réellement, il eût pu l'avoir sans violence et, mieux encore, aimante. Elle eût entouré sa porte d'un filet, l'eût enduite de graisse de loup, puis, épouse, se fût assise à son foyer, sur la toison de laine. Il eût entendu tomber de ses lèvres les paroles sacramentelles : « Là où tu es, Caïus, là je serai, Caïa ! » Et elle lui eût appartenu pour toujours. Pourquoi n'avait-il pas agi ainsi, puisqu'il était prêt à l'épouser ? Et voici qu'elle avait disparu, que peut-être il ne la retrouverait plus jamais, ou, s'il la retrouvait, qu'elle pouvait quand même être perdue pour lui.

Un nouvel accès de rage le saisit, fit hérissier ses cheveux ; mais, cette fois, il n'en voulait plus à Aulus, ni à Pomponia ni à Lygie. Sa colère se tourna contre Pétrone. C'était à lui toute la faute. Sans lui, Lygie ne serait pas vouée à la vie errante ; elle fût devenue sa fiancée et aucun danger ne menacerait plus cette chère existence. À présent, c'était chose faite. Il était trop tard pour réparer le mal irréparable.

« Trop tard ! »

Il sentit comme un abîme s'entrouvrir sous ses pieds. Que faire ? Qu'entreprendre ? Où s'adresser ? Comme un écho, Acté répéta : « Trop tard ! » et ces mots, venant d'une autre bouche, résonnèrent à ses oreilles comme un arrêt de mort.

Il se disait pourtant qu'il fallait coûte que coûte retrouver Lygie, sans quoi il en résulterait pour lui quelque chose de terrible.

Refermant sa toge d'un geste inconscient, il allait s'éloigner sans même prendre congé d'Acté quand, par la portière soulevée de l'atrium, Vinicius aperçut soudain en face de lui Pomponia Græcina, triste et en deuil.

Ayant appris, elle aussi, la disparition de Lygie et pensant qu'il lui serait plus facile qu'à Aulus de pénétrer auprès d'Acté, elle venait aux nouvelles. À la vue de Vinicius, elle tourna vers lui son pâle visage aux traits fins, puis dit :

« Marcus, que Dieu te pardonne le mal que tu nous as fait, à nous et à Lygie. »

Lui, restait là, le front baissé, sentant tout le poids de son malheur et de sa responsabilité, incapable de comprendre quel était ce Dieu qui devait et pouvait lui pardonner, et pourquoi Pomponia parlait de pardon, alors qu'elle eût dû parler de vengeance.

Enfin il sortit, en proie à de tristes pensées, désespéré et perplexe.

Dans la cour d'honneur et sous la galerie, des groupes anxieux se pressaient. Parmi la foule des esclaves erraient çà et là des chevaliers, des sénateurs, qui venaient s'enquérir de la santé de la petite Augusta et en même temps se montrer au palais pour témoigner de leur fidélité, ne fût-ce même que devant les esclaves de César. Le bruit de la maladie de la *divinité* s'était bien vite répandu, car à la porte affluaient de nouveaux visiteurs et la multitude se tassait derrière l'arc.

Certains arrivants, rencontrant Vinicius qui sortait, l'abordaient pour en tirer quelque renseignement. Sans répondre, il put se frayer rapidement un passage, jusqu'au moment où Pétrone, accouru lui aussi en toute hâte aux nouvelles, l'arrêta en le heurtant de la poitrine. À sa vue Vinicius se fût certainement laissé aller à quelque esclandre dans le palais même de César si, en sortant de chez Acté, il n'eût été prostré et abattu au point que son irascibilité native s'effaçait. Néanmoins, il repoussa Pétrone et voulut passer. Mais l'autre le retint de force.

« Comment va la divine ? »

Cette obligation de s'arrêter irrita Vinicius et ralluma de nouveau sa colère.

« Que les enfers l'engloutissent, elle et toute cette maison, grommela-t-il, les dents serrées.

– Tais-toi, malheureux ! » fit Pétrone. Il jeta autour de lui un regard furtif, puis, très vite :

« Si tu veux savoir quelque chose de Lygie, suis-moi. Non, c'est inutile, je ne dirai rien ici ; accompagne-moi, je te ferai part dans ma litière de mes suppositions. »

Il lui passa le bras autour de la taille et l'entraîna rapidement hors du palais.

C'était là son seul but, car il n'avait aucune nouvelle de Lygie. Cependant, esprit réfléchi et, malgré sa mauvaise humeur de la veille, plein de sympathie pour le malheur de Vinicius, se sentant d'ailleurs responsable de ce qui se passait, Pétrone avait déjà pris quelques mesures et une fois dans la litière, il dit :

« J'ai fait garder toutes les portes par mes esclaves, auxquels j'ai donné le signalement exact de la jeune fille et du géant qui, l'autre jour, l'a emportée de la salle du festin : c'est lui encore, à n'en pas douter, qui l'a enlevée hier. Écoute ! Peut-être que les

Aulus essaieront de la cacher dans une de leurs campagnes. En ce cas, nous saurons de quel côté on la conduira. Au contraire, si mes gens ne la voient pas aux portes, ce sera la preuve qu'elle est demeurée en ville et nous nous mettrons en quête aujourd'hui nous-mêmes.

– Les Aulus ignorent où elle est, interrompit Vinicius.

– En es-tu sûr ?

– J'ai vu Pomponia. Eux aussi la cherchent.

– Elle n'a pu quitter la ville hier, puisque les portes sont closes à la nuit. Devant chacune d'elles deux de mes hommes font le guet. L'un a pour mission de suivre Lygie et le géant, l'autre de venir aussitôt m'avertir. Si elle est à Rome, nous la trouverons, rien n'étant plus facile que de reconnaître la taille et la carrure du Lygien. Tu as de la chance que ce ne soit pas César qui l'ait enlevée ; mais je puis t'affirmer que ce n'est pas lui, car tous les secrets du Palatin me sont connus. »

Vinicius eut un accès, non pas tant de colère que de douleur. Il raconta à Pétrone ce que lui avait dit Acté, et quels dangers nouveaux menaçaient Lygie, ainsi que l'obligation, si on la retrouvait, de la cacher aussitôt à Poppée. Puis il se prit à récriminer. Sans Pétrone, il en serait autrement ; Lygie serait chez les Aulus ; lui, Vinicius, pourrait la voir chaque jour, et il serait, à présent, plus heureux que César. Tout en parlant, il s'exaltait davantage ; l'émotion le poignait ; enfin des larmes de chagrin et de rage coulèrent de ses yeux.

Pétrone n'eût jamais cru que le jeune homme pût aimer à ce point, et, à la vue de ces larmes, il songea, non sans quelque surprise :

« Ô toute-puissante Cypris, toi seule règues sur les cœurs des mortels et des dieux ! »

CHAPITRE XII

Quand ils descendirent de litière devant la maison de Pétrone, le gardien de l'atrium les informa qu'il n'était pas encore revenu un seul des esclaves envoyés aux portes. L'*atriensis* avait prescrit de leur porter des vivres et de leur confirmer l'ordre, sous peine du fouet, de surveiller attentivement tous ceux qui sortaient de la ville.

« Tu le vois, fit Pétrone, nul doute qu'ils soient encore à Rome, et nous les retrouverons. Envoie de ton côté tes gens veiller aux issues, surtout ceux qui ont fait partie de l'escorte de Lygie et qui la reconnaîtront plus facilement.

– J'allais les faire partir pour les ergastules de campagne, dit Vinicius ; mais je vais contremander ces instructions et les envoyer aux portes. »

Il traça quelques mots sur une tablette enduite de cire et remit celle-ci à Pétrone, qui la fit sur-le-champ porter chez Vinicius. Ensuite, ils passèrent dans le péristyle intérieur et s'assirent sur un banc de marbre pour causer. La blonde Eunice et Iras leur glissèrent sous les pieds des escabeaux de bronze et, approchant d'eux une table, elles leur versèrent du vin contenu dans de belles amphores rapportées de Volaterra et de Cécina.

« Est-il un de tes hommes qui connaisse ce colosse lygien ? » questionna Pétrone.

– Atacin et Gulon le connaissaient. Mais Atacin a péri hier, et moi, j'ai tué Gulon.

– Je regrette Gulon, dit Pétrone. Il avait porté dans ses bras non seulement toi, mais moi-même.

– J'avais idée de l'affranchir, fit Vinicius ; mais assez là-dessus ! Parlons plutôt de Lygie. Rome est une mer...

– Dans la mer on pêche des perles... Très probablement, nous ne la retrouverons ni aujourd’hui ni demain, mais il est certain que nous la retrouverons. Tu m’accuses de t’avoir conseillé un tel moyen : le moyen était bon, il n’est devenu mauvais qu’en raison des circonstances. Aulus lui-même t’avait fait part de son intention de se retirer en Sicile avec toute sa famille. Ainsi, elle eût été loin de toi.

– Je les aurais suivis, répliqua Vinicius, et, en tout cas, elle eût été en sûreté, tandis qu’à présent, si l’enfant vient à mourir, Poppée en accusera Lygie et finira par le faire croire à César.

– Tu as raison. Cela aussi m’a inquiété. Mais cette petite poupée peut guérir. Et si elle meurt, il n’y aura qu’à trouver un autre moyen. »

Pétrone réfléchit, puis dit :

« On assure que Poppée professe la religion des Juifs et qu’elle croit aux esprits. César est superstitieux... Si nous lançons la nouvelle que les mauvais esprits ont enlevé Lygie, cette fable trouverait créance, attendu que l’enlèvement, n’étant le fait ni de César ni d’Aulus, reste assez mystérieux. À lui seul, le Lygien n’eût pu mener à bien l’entreprise. Évidemment on l’y a aidé. Mais comment admettre qu’en une seule journée, un esclave ait pu réunir tant d’hommes ?

– Les esclaves s’entraident dans Rome.

– Qui un jour en pâтира de façon sanglante. Oui, ils agissent d’accord, mais pas au détriment d’autres esclaves. Or, dans le cas présent, on savait que la responsabilité de l’aventure retomberait sur tes esclaves à toi, et qu’ils en supporteraient les conséquences. Si tu leur suggères l’idée de l’enlèvement par les mauvais esprits, ils déclareront aussitôt qu’ils l’ont vu de leurs propres yeux, car cela les justifiera devant toi... Demande à n’importe lequel d’entre eux s’il n’a pas vu Lygie, escortée d’esprits, s’élever dans les airs, et il te jurera par le bouclier de Zeus qu’en effet Lygie s’est envolée. »

Vinicius, qui ne laissait pas d’être superstitieux, regarda Pétrone avec inquiétude et surprise.

« Si Ursus ne pouvait ni l’enlever à lui seul, ni s’assurer le concours nécessaire, qui donc l’aurait prise ? »

Pétrone se mit à rire.

« Tu vois, dit-il. Comment ne nous croirait-on pas, puisque toi-même y crois déjà à demi ? Tel est notre monde, qui raille les dieux ! On y croira donc, et on ne recherchera pas Lygie. Quant à nous, nous la cacherons : loin d'ici, dans une de nos villas.

– Pourtant, qui donc a pu lui venir en aide ?

– Ses coreligionnaires, répondit Pétrone.

– Quels coreligionnaires ? Quelle divinité vénère-t-elle ? Je devrais cependant savoir cela mieux que toi.

– Il n'est guère de femme à Rome qui n'ait ses divinités à elle. Certainement, Pomponia a élevé Lygie dans le culte de celle qu'elle adore elle-même. Quel est ce culte ? Je l'ignore. Une chose est certaine : jamais on ne l'a vue, dans aucun temple, sacrifier à l'un quelconque de nos dieux. On l'avait même accusée d'être chrétienne, mais c'est inadmissible : le tribunal de famille a fait justice de cette allégation. On raconte que non seulement les chrétiens adorent une tête d'âne, mais qu'ils sont encore les ennemis du genre humain et qu'ils commettent les crimes les plus infâmes. Or donc, Pomponia ne peut être chrétienne ; en effet, sa vertu est indiscutable, et une ennemie du genre humain ne traiterait point ses esclaves avec cette mansuétude dont elle use à leur égard.

– Ils ne sont, nulle part, aussi bien traités que chez les Aulus, confirma Vinicius.

– Tu vois. Pomponia m'a parlé d'un dieu qui est un, tout-puissant et miséricordieux. Qu'a-t-elle fait de tous les autres ? c'est son affaire. Toujours est-il que son Logos ne serait qu'une piètre puissance s'il n'avait que deux fidèles, Pomponia et Lygie, avec leur Ursus par-dessus le marché. Les adeptes sont à coup sûr plus nombreux, et c'est eux qui ont prêté secours à Lygie.

– Leur religion commande le pardon, dit Vinicius. J'ai rencontré Pomponia chez Acté, et elle m'a dit : « Que Dieu te pardonne le tort que tu nous as fait, à Lygie et à nous. »

– Leur dieu, il faut croire, est un *curator* bien débonnaire. Soit ! qu'il te pardonne, et pour te le prouver, qu'il te rende la fillette.

– Je lui offrirais demain une hécatombe, s'il me rendait Lygie. Je ne veux ni manger, ni prendre de bain, ni dormir. Je vais mettre un manteau sombre et rôder par la ville. Peut-être qu'ainsi déguisé, je la retrouverai. Je suis malade ! »

Pétrone le regarda avec une certaine compassion. En effet, Vinicius avait les yeux battus et ses prunelles brillaient de fièvre ; une barbe de la veille ombrait d'une bande bleuâtre son menton saillant ; ses cheveux étaient en désordre ; réellement il avait mauvaise mine. Iras et Eunice, elles aussi, l'observaient d'un regard apitoyé. Mais, ainsi que Pétrone, Vinicius faisait moins attention à elles qu'à des petits chiens qui se fussent ébattus autour de lui.

« Tu as la fièvre, lui dit Pétrone.

– Oui.

– Alors, écoute... J'ignore quelle serait la prescription d'un médecin, mais je sais ce que je ferais à ta place. En attendant de retrouver Lygie, je chercherais auprès de quelque autre une compensation à sa perte. J'ai vu de beaux corps dans ta maison... Laisse-moi parler... Oui, je sais ce qu'est l'amour et qu'au désir qu'on a d'une femme, une autre ne saurait suppléer. N'empêche qu'une belle esclave peut donner une distraction passagère...

– Je ne veux pas », protesta Vinicius.

Alors Pétrone, qui avait pour lui une réelle affection et qui désirait atténuer sa souffrance, chercha quelque moyen d'y réussir.

« Peut-être les tiennes n'ont-elles plus pour toi le charme de la nouveauté, dit-il. Mais... (il détailla tour à tour Eunice et Iras, et posa enfin la main sur la hanche de la blonde Grecque), regarde un peu cette Charite. Il y a quelques jours, le jeune Fonteius Capiton m'a offert d'elle trois splendides éphèbes de Clazomène, car Scopas lui-même n'a jamais créé de formes si parfaites. Il est incompréhensible que moi-même je sois resté jusqu'ici indifférent à ses charmes : ce n'est pourtant pas de penser à Chrysothémis qui m'aurait retenu ! Je te la donne, prends-la ! »

À ces mots, Eunice devint toute pâle, et fixant sur Vinicius ses yeux épouvantés, elle attendit sa réponse.

Mais il se leva précipitamment, se serra les tempes avec les mains, et se mit à parler très vite, comme un homme qui souffre et qu'on obsède.

« Non ! non !... Je ne veux pas d'elle, je ne veux de personne... Je te remercie, mais je n'en veux pas ! Je vais chercher Lygie par la ville. Fais-moi donner un manteau gaulois à capuchon. J'irai de l'autre côté du Tibre... Si au moins je pouvais découvrir Ursus !... »

Et il sortit brusquement. Pétrone, voyant que réellement il ne pouvait tenir en place, n'essaya pas de le retenir. Toutefois, prenant son refus pour une répulsion momentanée envers toute autre femme que Lygie, et ne voulant pas que sa générosité fût en pure perte, il se tourna vers l'esclave :

« Eunice, dit-il, prends un bain, oins ton corps de parfums, pare-toi et va chez Vinicius. »

Mais elle tomba à genoux, joignit les mains et l'adjura de ne point l'éloigner de la maison. Elle n'irait pas chez Vinicius ; plutôt être porteuse de bois pour l'*hypocaustum* que la première des servantes là-bas ! Elle ne voulait pas ! Elle ne pouvait pas ! Elle le conjurait d'avoir pitié d'elle. Qu'il la fit fouetter chaque jour, mais qu'il ne la renvoyât point.

Telle une feuille frissonnante, Eunice tremblait à la fois de peur et d'extase, et tendait ses bras vers Pétrone, qui l'écoutait avec surprise. Une esclave osait répondre à un ordre par des supplications, elle osait dire : « Je ne veux pas, je ne peux pas ! » C'était chose tellement inouïe à Rome, qu'il n'en pouvait croire ses oreilles. Enfin, il fronça les sourcils. Il était trop raffiné pour s'abaisser jusqu'à la cruauté. Ses esclaves étaient plus libres qu'ailleurs, surtout sur le chapitre du libertinage. On ne leur demandait qu'un service irréprochable et de révéler la volonté du maître à l'égal de celle des dieux. Toutefois, quand ils manquaient à l'un ou à l'autre de ces devoirs, Pétrone n'hésitait pas un instant à les soumettre aux châtiments en usage. De plus, il n'admettait ni contradiction, ni rien qui pût troubler sa tranquillité. Il considéra un instant l'esclave à genoux et en larmes, et lui dit :

« Va chercher Teirésias et reviens avec lui. »

Eunice se leva, toute tremblante, les yeux en pleurs, et sortit. Elle rentra bientôt, ramenant l'*atriensis*, le Crétois Teirésias.

« Emmène Eunice, commanda Pétrone, et donne-lui vingt-cinq coups de verge, mais sans abîmer la peau. »

Puis il passa dans sa bibliothèque, s'assit à une table de marbre rose, et se mit à travailler à son *Festin de Trimalcion*¹.

1. L'auteur aurait-il oublié qu'au chapitre II (p. 25 de cette édition) Pétrone a offert son roman terminé à Vinicius ? (N.D.É.)

Cependant, il était trop préoccupé de la fuite de Lygie et de la maladie de la petite Augusta pour astreindre son esprit à un travail soutenu. Il songea qu'au cas où César se laisserait convaincre que Lygie avait jeté un sort à l'Augustule, sa responsabilité serait fort engagée, puisque c'était sur ses instances que la jeune fille avait été amenée au palais. Mais, à la première occasion, il ferait entendre à César toute l'absurdité de ce grief. Il spéculait aussi sur un certain faible de Poppée à son endroit, sentiment qu'il avait deviné, bien qu'elle s'efforçât de le cacher. Il haussa les épaules à ses appréhensions, et décida de s'arrêter au triclinium, de déjeuner, de se faire porter au Palatin, de là au Champ de Mars, puis chez Chrysothémis.

En se rendant au triclinium, il aperçut parmi les autres esclaves, à l'entrée du couloir de service, la fine silhouette d'Eunice, et oubliant qu'il n'avait point donné à Teirésias d'autre ordre que de la fouetter, il le chercha des yeux, les sourcils froncés.

Ne le voyant point, il interpella Eunice.

« As-tu reçu les verges ? »

Elle se jeta de nouveau à ses pieds et baisa le bord de sa toge.

« Oui, Seigneur ! J'ai reçu les verges ! Oui, Seigneur !... »

Sa voix était vibrante de joie et de gratitude. Sans nul doute, elle pensait que ce châtiment était suffisant pour empêcher son départ. Pétrone le comprit, et s'étonna de la résistance éperdue de l'esclave. Mais il connaissait trop à fond l'âme humaine pour ne pas deviner que l'amour seul pouvait susciter une pareille obstination.

« Tu as un amant ici ? » demanda-t-il.

Elle leva sur lui ses yeux bleus baignés de larmes et murmura d'une voix presque inintelligible :

« Oui, Seigneur !... »

Ses yeux, sa chevelure d'or dénouée, son visage où se lisaient la crainte et l'espoir, étaient si beaux, son regard si suppliant, que Pétrone, en philosophe qui proclamait toujours la puissance de l'amour, et en esthète, admirateur de toute beauté, éprouva pour la jeune fille une sorte de compassion.

« Lequel est ton amant ? » demanda-t-il en désignant de la tête les esclaves.

Il n'obtint point de réponse. Eunice inclina son visage jusqu'aux pieds de son maître et demeura immobile.

Pétrone dévisagea les esclaves, dont plusieurs étaient jeunes, beaux et sveltes ; sur les traits d'aucun d'eux il ne put lire le moindre indice : tous avaient un sourire énigmatique. Un instant, il considéra Eunice étendue à ses pieds, puis, silencieux, il se rendit au triclinium.

Après son repas, il se fit porter au palais, puis chez Chrysothémis, où il resta fort tard dans la nuit. En rentrant chez lui, il fit venir Teirésias.

« Eunice a reçu les verges ? lui demanda-t-il.

– Oui, Seigneur. Mais tu avais prescrit de ne pas lui abîmer la peau.

– Est-ce là le seul ordre que je t'ai donné à son sujet ?

– Oui, Seigneur, répondit l'*atriensis* inquiet.

– C'est bien. Lequel des esclaves est son amant ?

– Aucun, Seigneur.

– Que sais-tu sur son compte ? »

Teirésias parla d'une voix mal assurée :

« Eunice ne quitte jamais la nuit le *cubiculum*, où elle dort avec la vieille Acrisione et avec Ifis. Après ton bain, Seigneur, elle ne stationne jamais dans les thermes... Ses compagnes se moquent d'elle et lui ont donné le surnom de Diane.

– Assez, dit Pétrone. Mon parent Vinicius, à qui j'avais fait présent d'Eunice ce matin, ne l'a point acceptée ; elle restera à la maison. Tu peux t'en aller.

– Me permets-tu encore quelques mots au sujet d'Eunice, Seigneur ?

– Je t'ai ordonné de dire ce que tu sais.

– Toute la *familia*, Seigneur, parle de la fuite de cette jeune fille qui devait aller habiter chez le noble Vinicius. Après ton départ, Eunice est venue chez moi et m'a dit connaître un homme qui saurait la retrouver.

– Ah ! fit Pétrone. Et qui est cet homme ?

– Je ne le connais point, Seigneur ; mais j'ai cru bien faire de t'en parler.

– Bien. Demain, cet homme attendra ici le tribun, que tu iras prier de ma part de venir dans la matinée. »

L'*atriensis* s'inclina et sortit. Pétrone, involontairement, se mit à songer à Eunice. Le désir de la jeune esclave que Lygie fût retrou-

vée lui parut tout naturel : Elle ne se souciait pas de la remplacer dans la maison du tribun. Il songea ensuite que l'homme en question pouvait être son amant, pensée qui lui fut désagréable. Le meilleur moyen de connaître la vérité était de faire appeler Eunice. Mais il se faisait tard : Pétrone avait fait une trop longue visite chez Chrysothémis et le sommeil le gagnait. En passant au *cubiculum*, il se ressouvint, on ne sait pourquoi, que durant cette visite il avait découvert sur le masque illustre de Chrysothémis la fâcheuse patte-d'oie. Il songea aussi que la beauté de celle-ci était inférieure à sa renommée dans Rome, et que Fonteius Capiton, en lui offrant trois jeunes garçons de Clazomène en échange d'Eunice, n'eût point fait un marché de dupe.